

# Vila-Matas et le moi littéraire visible

O n baisse la voix quand on évoque Enrique Vila-Matas, son œuvre, un prix Médicis, des relations flatteuses. La chronique assure qu'arrivant à Paris dans les années 1970, le Catalan a loué une chambre à Marguerite Duras. Ce genre de détails suffit à vous assurer une place dans la mythologie de Saint-Germain-des-Prés. Ça n'a pas manqué. Justement Duras ne se contente pas d'être une bonne logeuse, elle pousse l'abnégation jusqu'à être un personnage de « Houle », première nouvelle d'un recueil qui paraît : elle cuisine des calmars cuits dans l'encre. On comprend enfin quel usage faisait de celle-ci l'auteur de *L'Amant*. Très vite, Duras et C<sup>ie</sup> se volatilisent. Il est ensuite question de Japonais, d'Atlantide, d'un bain dans la Seine... Un peu décontenancé, on se tourne vers l'auteur de l'anthologie, comme on le ferait avec un guide rencontré en terrain hostile. L'universitaire Dora Rester écrit dans sa préface que l'auteur « ne demande pas au lecteur de suspendre sa crédulité parce que l'attrait de la lecture ne provient pas de l'histoire racontée, mais des retrouvailles avec le moi littéraire visible, ses avatars inépuisables ».

Mal assuré de son moi littéraire et des avatars, on passe à « La Modestie », nouvelle qui donne son nom au livre. Même situa-

tion de départ, insolite et même intrigante : dans un autobus de Barcelone, le narrateur a l'habitude de noter les phrases saisies au vol. Une passagère qui déclare « *je ne suis ni belle ni laide* » lui évoque le portrait que Nerval fait de sa mère, dont il disait qu'elle ressemblait à une gravure de Prud'hon ou



## LA CHRONIQUE d'Etienne de Montety

de Fragonard, *La Modestie*. Que croyez-vous qu'il survienne ? Le narrateur rêve que l'autobus a un accident. Il croise une personne handicapée, le bus tombe bel et bien en panne. Il repense à la femme de l'autobus, qui ressemble à la mère de Nerval qui ressemble à *La Modestie*. Il croise des statues vivantes. L'une pourrait bien ressembler à - je vous le donne en mille - *La Modestie*. Il retrouvera la fameuse gravure. Où ça ? Sur Internet. Retour dans le bus, où il entend cette phrase : « *Un bulbul c'est un rossignol persan, je croyais que tu le savais.* » Étonnant, non ?

Comment définir ces digressions incessantes qui peinent à produire le moindre effet comique ou métaphysique ? Il paraît qu'il

faut y voir du pince-sans-rire (Mrs Rester parle de « *rire infiniment sérieux* ») là où on ne trouve que de l'accumulation de mots érigée en genre littéraire. Écrire n'importe quoi, même élégamment, ne suffit pas à donner du sens à un texte.

Au fond, ce qu'il y a de mieux dans ces nouvelles, c'est leur titre. « Dante t'envoie le bonjour », « Parce qu'elle ne l'a pas demandé ». Dans cette histoire précisément, c'est Sophie Calle le personnage principal. Duras, Calle, Vila-Matas a le casting le plus snob de toute l'Europe. Avec la nouvelle intitulée « Je ne lirai plus de mails », l'auteur se place sous le prestigieux patronage d'Erik Satie qui, assure-t-il, n'ouvrirait jamais son courrier : le narrateur, lui, entreprend de répondre aux dix-huit mails qu'il n'a pas lus. Suivent les réponses, aussi fastidieuses qu'une purge informatique. Jusqu'à cette chute époustouflante : « *Je ne lirai plus de mails.* » On dira la même chose des nouvelles de Vila-Matas. ■



## LA MODESTIE ET AUTRES RÉCITS

D'Enrique Vila-Matas,  
traduit de l'espagnol  
par Éric Beaumatin  
et André Gabastou,  
Christian Bourgois,  
360 p., 18 €.